

La psychologie religieuse des Basques*

(The religious psychology of the Basques)

Harguindéguy

[BIBLID \[1136-6534\(1998\) 11:7-24\]](#)

Le Père Harguindéguy, dominicain, originaire de Méharin en Basse-Navarre et professeur de philosophie à Saint-Maximin (Var) étudie la spiritualité des Basques par l'intérieur, par l'analyse des sentiments religieux. Il s'agit d'un essai d'explication de l'esprit religieux des Basques sans exclure la psychanalyse.

Harguindéguy apaiz domingotarrak, Nafarroa Behereko Mehainen sortu eta Saint-Maximin-en (Var) filosofia irakasle, euskaldunen espiritualtasuna ikertzen du lan honetan, erlijio sentimenduen azterketaren bidez. Euskaldunen espiritu erlijiosoari buruzko saiakera honek badu zerikusirik psikoanaliarekin.

El Padre Harguindéguy, dominicano originario de Méharin en Baja Navarra y profesor de filosofía en Saint-Maximin (Var), profundiza en la espiritualidad de los vascos mediante el análisis de los sentimientos religiosos. El psicoanálisis no es ajeno a este ensayo explicativo del espíritu religioso de los vascos.

* GH, 1956, nº 3, p. 162-170.

1. POINT DE VUE

Quant on m'a demandé d'essayer de vous parler de "la psychologie religieuse des Basques", j'ai été embarrassé par la multiplicité des points de vue qui s'ouvraient en même temps devant moi. Et tout d'abord, l'idée m'est venue, que ce qu'on attendait de moi, c'était un effort pour dégager ce qu'il y a de basque, de typiquement basque chez nos plus grands mystiques: un saint François-Xavier, un saint Michel Garicoïz, et même un Edouard Cestac. L'intérêt d'un tel travail est indéniabla. Et j'ai été d'autant plus tenté de m'y arrêter, que j'avais eu l'occasion de traiter le sujet, il y a quelques années, devant mes frères Dominicains de Saint-Maximin. Mais c'eût été là la psychologie religieuse de quelques basques exceptionnels. C'eût été limiter ce pluriel "les Basques", auxquels j'ai voulu, au contraire, donner toute son extension.

Cette extension de ma recherche à tout le peuple basque, –par delà quelques cas privilégiés– s'est avérée tout de suite un écueil pour la pensée. Autant les documents abondent pour aborder l'étude des personnalités supérieures que sont nos grands saints, autant les données deviennent rares et vagues quand on entreprend de se pencher sur la psychologie religieuse populaire des Basques.

C'est donc pleinement conscient des difficultés ainsi aggravées que je me suis attaqué au sujet. Afin qu'il n'y ait aucun malentendu entre vous et moi, au long de cette conférence, il est indispensable d'ajouter quelques précisions sur le point de vue où je me suis placé. Ce n'est pas le point de vue de l'historien. A quel moment les Basques passèrent du paganisme au christianisme; quelle fut cette religion païenne; quelles ont été, depuis cette conversion, les étapes cardinales de notre christianisme en milieu basque, je ne veux pas directement m'en occuper ici. Je ne m'intéresse pas non plus à une enquête sur la "pratique" religieuse de nos compatriotes. Combien de gens vont à la messe le dimanche, en semaine; combien aux sacrements, à Pâques ou plus fréquemment; combien sont assidus aux Vêpres du dimanche, nous possédons des chiffres sur tout cela. Mais les statistiques ne disent pas tout. Justement mon ambition serait de saisir l'esprit du christianisme basque, avec l'aide et au-delà de l'exactitude littérale et matérielle des chiffres.

Un exemple éclairera peut-être mon propos. Un livre vient d'être écrit récemment sur le Pays Basque. Ce roman s'appelle *Jean le Basque*. M. Joseph Peyré –l'auteur– y a recueilli, avec l'honnêteté du parfait historien, des documents précis. Il pourrait mettre les noms réels, sous les personnages et sous les sites. Et cependant, pourquoi suis-je insatisfait, au bout de ce livre. Tous les renseignements sont exacts; mais sur quoi me renseigne-t-on? Sur des comportements, des faits, des événements. On peut se demander si l'auteur n'aurait pu aussi bien exprimer, de la même façon, les moeurs des Bretons ou de quelque autre nation. En lisant "*Jean le Basque*", je n'ai pas l'impression qui devient irrésistible en lisant *Les Frères Karamazov* ou *Les Possédés* d'entrer au dedans de l'âme et de l'esprit du peuple russe. C'est dire que certaines antennes subjectives, une certaine capacité de connaissance par conaturalité me paraissent indispensables pour pénétrer jusqu'au coeur secret d'un peuple, d'une race. Cette connaissance divinatrice est le fruit naturel d'une communauté de sang, de race, d'éducation. Je ne mets d'ailleurs rien d'absolu dans ce principe. Mais de deux historiens, également documentés, celui qui possède cette sympathie plus qu'intellectuelle, affective et qui procède d'un même type d'enracinement dans la vie, sera mieux préparé pour aller au fond des choses et de la vérité. Cette sympathie me paraît avoir joué à

plein dans certains écrits d'Etienne Sallaberry, par exemple dans ses réflexions sur "l'homme basque". Avec la compétence en moins, c'est un peu le même genre de recherches que je voudrais poursuivre sur le Basque religieux. La question pourrait se formuler ainsi: y a-t-il une manière basque d'être chrétien? Y a-t-il un style basque du christianisme, et quel est-il? Comment se manifeste-t-il?

2. CLERICALISME BASQUE

La présence dans cet auditoire, de personnes étrangères au Pays Basque, mais curieuses de pénétrer l'âme de notre race, me suggère quelques réflexions. Partons de la constatation d'un fait: vous trouvez chez nous une pratique religieuse intense, une réalité sociale du christianisme, dont on trouverait difficilement l'équivalent ailleurs. Disons plus: le pays basque donne même l'impression du cléricalisme. A la messe d'ouverture du 8e Congrès des Etudes Basques, M. le Chanoine Narbaïtz, vicaire général, a affirmé que nous ne sommes pas cléricaux, qu'il y aurait même plutôt chez nous une tendance à l'anticléricalisme. Concédonsons l'absence du cléricalisme sous la forme brutale qu'on imagine d'abord, d'une volonté de puissance et d'un impérialisme du clergé, qui contraindrait les Basques à rester dans une sorte de minorité intellectuelle et morale, même vis-à-vis des questions temporelles.

Je veux parler d'une forme de cléricalisme assez différente, et qu'on ne peut reprocher au clergé sans lui reprocher, absurdement, ce qui fait sa valeur. Au Pays Basque, peuple de paysans et de bergers, l'élément intellectuel se confond souvent avec le clergé. Les prêtres sont les gens instruits les plus influents, les plus "présents" au peuple. De sorte que pour un jeune homme, l'idéal d'une profession libérale, d'un développement de la vie intellectuelle revêt aisément les couleurs d'une carrière ecclésiastique. Je connais des jeunes gens qui, partis pour devenir prêtres, ont compris seulement assez tard que ce qu'ils cherchaient n'était pas l'état ecclésiastique, comme tel, mais qu'ils avaient été attirés par ce qui accompagne cet état: une vie de pensée, une possibilité de développement intellectuel, et au drame qu'a soulevé dans la famille l'abandon de la soutane par le séminariste, on devine toute une *mentalité*. Ce cléricalisme, le clergé n'en est pas responsable, je le répète. Il le serait si le curé du village recueillait systématiquement les enfants les plus intelligents pour en peupler séminaires et couvents.

Si l'horizon de beaucoup de petits basques, dans nos villages et nos campagnes est encombré par la silhouette d'un curé, la faute en est à la *condition sociale*, à l'évolution de la société, ou à son absence d'évolution. Soyons véridiques et disons tout: la chose la plus navrante pour moi, au pays basque, c'est le spectacle de tant de jeunes gens, enfants, adolescents, qui à l'âge de dix, douze, quinze ans, manifestaient des qualités d'intelligence remarquables, et qui, emportés par le courant, puis le cycle clos d'un milieu paysan, se sont laissés enliser dans la routine. J'ose dire que c'est là un drame religieux!!! Parce que les qualités natives d'une personne sont un don de Dieu; et comme tout ce qui sort des mains de Dieu, ces valeurs sont sacrées. Leur être infidèle en les laissant en friche, c'est en quelque sorte les profaner. Je sais bien que je parle ici un langage thomiste, et que le jansénisme ne pourrait pas m'approuver. La parabole des talents trouve une douloureuse application au pays basque. Et on ne pourrait traiter de l'humanisme basque, sans mentionner l'état de souffrance, d'avortement, l'état d'inchoation, et donc d'amputation des personnalités, et par suite, de la langue, du niveau de culture, etc. Je sais ce dont je parle,

ici. Du reste, Michel Garicoïtz nous en serait un parfait exemple.

3. LA FOI DES BASQUES

Au moment d'aborder le sujet de la *Foi* basque, il convient de noter de quelle manière particulière se vérifie chez nous l'adage: "*Fides ex auditu*". Le pays basque n'est pas peuplé de gens qui lisent; le langage parlé y a un rôle beaucoup plus important dans les échanges d'idées. Et cette double restriction à UNE langue, différente de celles qui nous entourent, et au caractère oral de cette langue me semble être une des causes qui retardent l'éclatement des horizons, et l'ouverture des avenues spirituelles variées. *Langage parlé* va de pair avec *tradition*; tradition, avec Mémoire. La Mémoire, chez les basques se trouve développée par le double rôle capital qu'elle exerce comme organe à la fois d'un héritage humain, d'une sagesse ancestrale; et d'une religion révélée, d'un credo qu'il faut conserver en son intégrité. Il me semble que l'homme basque, ses facultés, trouvent leur centre de gravité autour de la mémoire –au sens vaste– plutôt qu'autour de l'imagination –entendue aussi au sens fort. On ne peut nier l'existence, chez nous, de traditions, de plus de la pensée, de formes, acquises mais stables, de la sensibilité. Et cette structure mentale influence sur la Foi. Et j'en viens à vous dire ce que, à mon avis, le basque retient plus volontiers du credo chrétien. Non certes que nous choissions parmi les articles de la Foi certains à l'exclusion des autres, mais nous sommes chrétiens à la manière basque parce que ce que nous sommes, antérieurement à nos choix conscients, joue un rôle dans notre comportement même religieux, chrétien.

Eh bien, pour le dire tout net, les basques me semblent attacher à la *première* vérité énoncée dans le *credo*, de *l'existence de Dieu, créateur du ciel et de la terre*, une importance spéciale. Le nom que nous préférons donner à Dieu, c'est "Jaun goikoa", le Seigneur d'En Haut, l'Adonai des Hébreux. Encore une fois, il s'agit d'une préférence, d'une dominante, sans exclusion des autres aspects de la divinité. Mais je ne suis pas le seul à penser que l'Incarnation du Fils de Dieu, Jésus-Christ, comme être historique et fondateur de l'Eglise, n'obtient peut-être pas de fait, chez nous, la place centrale qui lui revient, de soi, dans la religion chrétienne. Pourquoi cette mise entre parenthèses? Je l'ignore. Les curés basques, qui l'ont constaté au terme d'une longue expérience des âmes, seraient certainement en mesure de nous en donner quelques raisons. Je puis, quant à moi, avancer une hypothèse. Je la livre au jugement critique des basquistes, et je désire cette critique et cette discussion et je pense les obtenir, n'ayant contre cela ni les cheveux blancs qui appellent la vénération ni des chiffres statistiques, avec leur pseudo-nécessité rationnelle.

Pourquoi, dans la conscience religieuse des basques, le Dieu créateur éclipse-t-il quelque peu le Dieu incarné, le Dieu fait homme? Je suis tenté de *chercher une solution* dans "*la conscience du temps*", dans le sens de la temporalité propre aux basques. Le basque est un paysan et un berger. Son être s'est modelé par le contact avec la terre, avec le cosmos. Le basque, par ses mains, et aussi par sa tête, est enraciné dans la terre. Le soleil, les saisons, le cycle des semailles et des moissons, voilà le "milieu cosmique" où il baigne. Cela fait partie de lui-même.

Et, de plus, l'univers est pour le basque la *Création*. Je me souviens encore de la colère de ma grand-mère lorsque l'heure nouvelle fut introduite au village. Elle attribuait cette innovation à une volonté perverse de l'homme moderne se révoltant contre le Créateur; en un mot, c'était l'orgueil humain qui ten-

tait de bouleverser l'ordre instauré par Dieu. Le monde de la nature, de la création, constitue le lien entre le basque et son Dieu. La présence de Dieu, son action, sa volonté nous sont attestées par et à travers les êtres, les choses de la Nature. L'univers parle de Dieu à l'homme basque. Vous tous qui venez d'une culture moderne, d'une mentalité cartésienne, vous serez sensibles, par contraste, à cette manière d'être des basques, à cette religion qui s'exprime par le moyen de l'univers extérieur pris comme une vaste valeur sacramentelle, un lieu d'échange entre le créateur et l'homme. Cette immersion de l'homme dans le cosmos n'est qu'un souvenir médiéval pour l'homme moderne. Je pourrais ici vous développer longuement ce qu'on appellerait sans inexactitude le manichéisme cartésien, manichéisme qui a déteint jusque sur Pascal. Vous trouvez dans les *Pensées* de Pascal un texte qui dit à peu près ceci: "l'univers, le monde extérieur, le cosmos, ne peut pas servir d'intermédiaire entre Dieu et les hommes". Du reste, le texte fameux, et toujours cité, sur la grandeur et la petitesse de l'homme en face du monde matériel est tout imprégné de manichéisme. Il y est question d'hostilité de l'univers dressé contre l'homme; "il n'est pas nécessaire que toute la nature *s'arme* contre l'homme" etc.; il suffit de peu de chose pour *écraser* l'homme. Voilà le Pascal cartésien, le Pascal exposé à toutes les angoisses d'une conscience réflexive coupée de la création extérieure, et déracinée aussi, au dedans, par la rupture d'avec le fonds primitif, naturel, de l'être humain. En un mot, Descartes est à l'origine d'une laïcisation, d'une profanisation du monde de la Nature; et le basque, en marge de cette hérésie, continue à reconnaître le caractère sacré, loyal, bienveillant de la Création. Non sens, pour nous, que la contamination de l'oeuvre de Dieu par un démiurge mauvais ou un malin génie. Et c'est ici que j'ai cru rencontrer un excès chez les basques. Quand ils sont au pays, dans leur village, les jeunes basques vont à la messe et pratiquent les sacrements. C'est bien sûr. Mais il reste le fait suivant: lorsque les jeunes paysans basques se décident à aller en Amérique, avec l'intention d'y passer plusieurs années dans la montagne, éloignés de toute église et de tout service liturgique, ils n'en paraissent pas troublés. Cela ne semble pas les gêner ni les émouvoir. Ayant constaté cette attitude chez mes camarades, j'ai voulu savoir si d'autres jeunes basques ressemblaient à ceux-ci. J'ai interrogé en Labourd et en Basse-Navarre, et la réponse est toujours que la perspective d'un isolement total et la privation des sacrements ne semble pas causer un déchirement chez ces jeunes, ceci est un fait étonnant. Faut-il l'expliquer uniquement par l'inconscience religieuse, la résignation paresseuse devant l'inévitable; la perversion d'une conscience où l'avarice et l'appât du gain priment tout, une sorte de paganisme? En partie, peut-être, telles en sont les causes. Mais, grâce à Dieu, on possède des témoignages en sens contraire. Quelques "américains" m'ont dit n'avoir jamais autant prié que lorsqu'ils étaient seuls, sur la montagne, à la belle étoile, avec leurs bêtes. Quel était le contenu de cette piété d'allure plutôt protestante ou vétéro-testamentaire? C'est, je crois, l'hommage à ce Dieu créateur, qui insuffle la vie au monde, aux choses, aux animaux et à l'homme. Je doute que le jeune basque qui émigre à Paris, puisse garder la même piété, s'il abandonne messe et sacrements, n'étant pas soutenu par un milieu cosmique, une Nature qui est à elle seule tout un appareil liturgique. Voilà quelques suggestions, qui ne se veulent qu'hypothèses de recherche.

4. INQUIETUDE RELIGIEUSE DU BASQUE (ESPERANCE)

Le basque ressent-il, de façon générale, une inquiétude religieuse? A première vue, il ne le semble pas. Bien au con-

traire, dans le monde enfiévré qui les entoure, les Basques constituent une heureuse exception. Ils peuvent même apparaître aux hommes atteints de la maladie de l'inquiétude contemporaine, sous les espèces d'un antidote, d'un remède. Je ne puis mieux exprimer ce que je pense, ici, qu'en évoquant un souvenir personnel. J'ai vécu une dizaine d'années loin de mon pays basque natal. Par la force des choses, j'ai été mêlé à l'existence française, et même un peu à l'existence européenne. Et j'avoue que, peu à peu, la solidité imperturbable d'un bon sens paysan s'est trouvée chez moi atteinte. L'expérience, rapide, mais intense, de prêtre-ouvrier, la présence à tel congrès de philosophie, la lecture de la littérature présente, la compagnie prolongée de théologiens angoissés, bref mille facteurs agissant de concert ont entamé la sécurité biologique et spirituelle que j'avais héritée de mon milieu basque. Dans cet état d'effervescence, j'ai retrouvé le clergé basque. Comment vous traduire l'impression de tranquillité, de paix, de stabilité qui m'a envahi à son contact? J'étais en présence de personnalités puissantes, et d'abord biologiquement puissantes. Cette épaisseur biologique, cette insertion du système nerveux dans une enveloppe charnelle riche, m'est apparue comme un lest précieux, susceptible de protéger l'individu contre les pseudo-mystiques idéalistes. Par contraste, on mesure mieux la décadence biologique d'une humanité imprégnée d'esprit cartésien jusqu'à la moelle. Mais, outre cet air d'équilibre physique, qualité élémentaire d'un être sainement alimenté, et qui a gardé ses nuits pour le sommeil, le prêtre basque rayonne la confiance en la vie, en l'action. Il n'a pas songé à remettre en question ses raisons d'être et d'agir; il n'a pas opposé à ses premières options des options contradictoires; ses sentiers ne traversent pas des carrefours où le passant est amené à hésiter sur le chemin à prendre. Le basque a conscience d'être et d'agir; il n'a pas opposé à ses premières options des options contradictoires; ses sentiers ne traversent pas des carrefours où le passant est amené à hésiter sur le chemin à prendre. Le basque a conscience d'être dans le vrai. Et cette Vérité le possède, le dépossède de lui-même, le rend indisponible à l'Erreur. Il a la chance de se trouver dans un lieu spirituel où les frontières sont encore nettes entre la valeur et non-valeur, entre l'Absolu et le domaine du Mensonge. Cette simplicité du regard l'introduit peut-être dans la béatitude des pacifiques. Mais cette simplicité n'implique-t-elle pas simplification? Cette euphorie a-t-elle le droit de régner? N'est-elle pas au prix du refus de poser des problèmes! Je ne veux pas répondre à cette question. Mais au fait de la quiétude fondamentale des basques, dans le domaine religieux, je crois pouvoir assigner une double raison. D'abord, nous l'avons dit, le basque, au long de son histoire, a montré que son esprit trouvait son centre de gravité bien plutôt dans la Mémoire que dans l'Imagination. C'est dire que nous avons un sens aigu de la réalité, le discernement de l'impossible et du possible, que nous refusons de donner leurs chances à des possibilités ennemies des formes éprouvées, solidifiées.

Est-ce une réelle impuissance à ce dédoublement, à cette multiplication des existences qui est le fruit des facultés créatrices? Il serait hardi de sanctionner un état de fait par une loi, et faire de ce qui a été la mesure stricte de ce qui peut être? Quoi qu'il en soit, à cet amour de la Tradition, à ce primat de la Mémoire, on peut ajouter, comme raison de l'absence d'inquiétude religieuse chez les Basques, le fait que nous sommes encore à un stade culturel antérieur à l'âge réflexif de la conscience. Le basque est normalement un extraverti. Quelle que soit son indépendance, il n'a rien d'un protestant; bien au contraire, il est foncièrement docile, enseigné, enseigné par le clergé, par les événements de sa vie. Il est distrait des analyses introspectives par un mode de vie qui le force à être objectif; qui enserre l'individu dans un réseau de relations cosmiques ou sociales. D'un mot, le catholicisme ne nous fait pas défaut, même si nous le gauchissons parfois en le réduisant à un lien cosmique entre l'individu et Dieu.

Ici, je ne puis éviter de formuler l'objection qui certainement déjà habite l'esprit des basquistes de cet auditoire: le jansénisme. Peut-on dire que les basques ne sont pas inquiets, alors que le tourment janséniste les a travaillés si longtemps? Il fallait bien que quelques fibres de notre sensibilité religieuse fussent susceptibles de vibrer au diapason de l'angoisse pascalienne, de l'inquiétude de Port-Royal. Je ne sais ce que pensent M. le chanoine Gréciet et Mgr Terrier, qui ont traité ce sujet. Quant à moi, je m'arrête aux faits suivants: Saint Cyran ne peut être considéré comme un Basque authentique, puisque sa personnalité intellectuelle et morale s'est formée ailleurs et d'ailleurs, et les personnalités religieuses et mystiques les plus typiques que nous ayons ont résisté au jansénisme: ainsi le Père Garicoitz qui, pour avoir beaucoup souffert de l'austérité janséniste du curé de Garris, s'est hâté, vicaire à Cambo, de diffuser la dévotion au Sacré-Coeur, et, du reste, les Bétharramites s'appellent les prêtres du Sacré-Coeur; enfin, le Père Cestac, d'humeur si sévère, mais qui vécut et voulut faire vivre ses religieuses dans la douceur d'une ambiance mariale fort accentuée. Il me semble que le Basque trouve la meilleure protection contre le jansénisme dans sa répugnance à se prendre au sérieux, dans cette ironie qu'il manie avec maîtrise d'abord contre lui-même: et enfin, nous sommes exempts de l'anthropocentrisme qui est inséparable de l'angoisse janséniste –maladie de la conscience réflexe. S'il faut, à tout prix, dans notre nature individuelle des notes qui nous apparentent à cette hérésie mystique, il reste à désigner l'austérité d'un peuple de paysans et de montagnards, la gravité de gens appliqués à un devoir d'état qui exclut toute frivolité. A force d'être consciencieux, peut-être les Basques ont-ils tendance au scrupule? Ne généralisons rien, nos contrebandiers et ceux qui leur ressemblent nous en voudraient de les ignorer; et de même n'allons pas oublier que le Pays Basque a fourni des juristes et beaucoup de Jésuites.